

Parlez-vous ange ou poulet ?*

Marie-Andrée Gaboury

Professeure de français
Cégep André-Laurendeau

Parler ange

Depuis qu'il est question d'une politique de valorisation de la langue au collège, on a pu entendre, dans les échanges officiels sur la question, ou au hasard de simples conversations de corridor, l'expression parfois furtive, parfois bien arrêtée, des sempiternels clichés concernant l'objectif de notre travail pédagogique en matière de langue et qui serait d'amener les étudiants à *bien parler*, à parler ou à écrire *une langue pure*.

Certes, quand nous, les professeurs, intervenons auprès de nos étudiants par rapport à leur langue, c'est dans l'intention parfaitement consciencieuse de les amener à une amélioration de leur performance écrite ou parlée. Là où nous faisons fausse route cependant, c'est quand nous légitimons nos remarques et nos demandes au nom de la morale (bien/mal parler ou écrire) ou d'un idéal de pureté dans la langue. Ces notions sont inopérantes d'un point de vue linguistique et ne peuvent que nous mener dans une impasse à la fois théorique et pratique.

Théorique, puisque la notion de pureté rattachée à la langue apparaît des plus discutables ; il faudrait arriver à identifier précisément les causes et les manifestations d'impureté dans une langue (les gros mots ? Les mots étrangers ?). Pratique aussi, car à porter des jugements en terme de pureté, nous risquons assurément de subir le même sort que l'arroseur arrosé. En matière de langue, il y a toujours plus angélique et plus pur (puriste ?) que soi.

* *En prime*, Cégep André-Laurendeau, vol. 12, n° 5, 22 mars 1990.

Une langue à musée n'est guère amusante

Une langue est l'antithèse même de l'homogénéité et de la pureté, avec sa diversité d'accents et d'expressions qui varient selon les régions, les communautés linguistiques, les groupes sociaux. Le malheur, c'est qu'en fonction de critères sociaux, politiques et économiques (et non linguistiques) on valorise un type d'usage au détriment des autres. Il y a, d'une part, la variété standard (la langue de l'école, des médias, de toute communication institutionnalisée, etc.) qui serait l'authentique, la belle et bonne langue et, d'autre part, les autres variétés « honteuses », qu'il faut se cacher pour parler, ou qu'on s'excuse de parler, car au fond de soi, on est intimement convaincu qu'on transgresse une loi et qu'on *parle vraiment mal*.

À moins de vivre sous vide, dans un milieu totalement aseptique, ou d'utiliser un mélange de vinaigre et de formol pour la conserver, une langue ne pourrait être pure. Et c'est tant mieux ! Car si nous parlions tous notre langue de la même façon, nous ne connaîtrions pas l'œuvre de Tremblay, et des téléromans comme *l'Héritage* ou *le Temps d'une paix* n'auraient assurément pas la même saveur.

Que nous en soyons conscients ou non, une langue est toujours le lieu d'un investissement affectif de la part de ses locuteurs, et c'est probablement pourquoi, dans un vieux réflexe animiste, nous croyons qu'à l'image de notre corps, la langue que nous parlons « subit des ans l'irréparable outrage » (le verbe s'est fait chair, très cher, et nous en payons encore le prix...). C'est pour cela que nous pensons qu'il faut garder sa langue le plus près possible d'un soignant état de pureté originelle. Suivant cette logique, la langue parlée à l'époque

de Molière serait plus pure que celle que nous parlons présentement, et la pureté véritable nous forcerait alors à remonter jusqu'au latin, et pourquoi pas jusqu'à l'indo-européen ?...

La comparaison de la langue à un organisme vivant est une image trompeuse, car une langue ne se dégrade ni ne se corrompt sous l'action du temps, elle ne fait que se modifier, absorbant et renvoyant toute l'activité des sociétés qui se succèdent, avec leurs diversités de valeurs, d'expériences, de connaissances et d'innovations en tous genres.

Une langue tient à la fois du mur de graffitis, du Saint-Suaire, du formulaire d'emploi, du bas-relief antique et de la grande fresque sans cesse en devenir.

Notre action apparaît vaine, quand au nom de la pureté, nous essayons avec une pointe de conscience écologique mêlée à la détermination « torchonnante » de Madame Blancheville d'effacer les marques de petits doigts sales sur le beau mur blanc de notre langue...

Quand un étudiant vient nous voir à notre bureau et déclare parfaitement à l'aise : « J'ai scrapé mon char hier, hostie ! Fa que j'ai pas pu aller à ton cours », ce qui s'élève en nous d'indignation ne tient pas juste au motif de son absence, mais aussi (surtout ?) à la façon dont il l'a formulé.

Notre premier réflexe serait de penser qu'il *parle mal* et de le corriger au nom d'*une* belle et bonne langue, d'une langue pure (ou de ne rien dire et d'accumuler frustration et mépris ; après tout, les grandes douleurs sont muettes). Pourtant, d'un point de vue linguistique, on peut dire que sa phrase est irréprochable, la syntaxe est conforme à celle du français, et son message passe clairement.

Il faudrait alors lui faire comprendre, non pas qu'il parle mal, mais que le registre qu'il a choisi pour s'exprimer est trop familier dans la situation de communication. Dans une langue, il existe plusieurs façons de s'exprimer, une pluralité d'usages *tous valables linguistiquement*, mais qui n'ont pas tous la même valeur sociale selon la situation de communication.

Il n'y a pas que le registre familier ou populaire, comme il n'y a pas que la variété standard. Une maîtrise de la langue permet justement de passer aisément d'une variété à l'autre selon les situations et les interlocuteurs. Les linguistes utilisent souvent la métaphore vestimentaire pour faire comprendre cette réalité. Comme nous adaptons nos vêtements aux événements et aux diverses activités qui sont les nôtres, il faudrait pouvoir changer souplesment de registre linguistique quand les circonstances le demandent.

Les microbes de l'emprunt

C'est souvent aussi parce qu'on croit devoir purifier la langue de nos étudiants, qu'on part en guerre contre leur emploi de mots étrangers, plus particulièrement des anglicismes.

Si l'on considère l'emprunt linguistique comme une sorte de microbe prêt à contaminer le système de la langue, c'est de toute évidence qu'une langue n'est pas le lieu de la pureté, puisque l'emprunt linguistique, qui est phénomène universel, jalonne toute l'histoire des nations démontrant ainsi les rapports de force qui s'établissent entre elles.

Avons-nous conscience d'utiliser des italianismes quand nous disons écrire dans notre *calepin* ou que nous allons prendre une *douche* ? Et pourtant, c'est ce que nous faisons, car le français a emprunté plus de huit cents mots à l'italien, à l'époque où l'Italie exerçait sur l'Europe un rayonnement particulièrement important aux points de vue politique ou culture. Avons-nous oublié que 60 p. cent du vocabulaire anglais a été formé à partir du français à l'époque où la France exerçait sa domination sur l'Angleterre ?

Faut-il alors tout accepter quand les étudiants disent que c'est le « fun » ou « rushant » ou qu'ils veulent un « break » ? Le purisme nous dicterait de

rejeter toute trace de corps étranger dans la langue et de traduire les pizzas, muffins, bagels et autre sushi. Une position plus sensée pourrait proposer par économie linguistique, dans le cas d'un double emploi, de choisir le mot ou l'expression du français ; il est au moins souhaitable de connaître le mot français, s'il existe, pour l'utiliser au besoin dans un écrit ou dans une situation plus officielle de communication.

Cependant, les habitudes en matière de langue sont en général très difficiles et très longues à changer, et l'action volontariste sur la langue reste le plus souvent stérile.

Notre passé historique et notre situation géopolitique ne facilitent en rien les choses. Observons dans les médias les interventions de personnes en vue, supposées instruites et cultivées ; on a souvent la surprise de constater que les mots qu'elles utilisent sont français mais que leurs tournures de phrases et certaines de leurs expressions sont directement calquées de l'anglais. Comme le faisait remarquer l'auteure Annie Ernaux, lors de son dernier passage à Montréal, les gens d'ici vivent « comme dans une espèce de gigantesque méthode Assimil ». Cela, bien sûr, ne doit rien cautionner, mais peut tout de même nous aider à comprendre l'ampleur du *brainwashing* que subissent nos étudiants complètement *raptés* par l'attrait qu'exerce sur eux la culture anglo-saxonne.

Parler poulet

Plutôt qu'un modèle de pureté linguistique, on pourrait proposer aux étudiants de combattre le « parler poulet », cette langue jubilatoire, certes (Super !) mais un peu limitée (Ouan !), où l'interjection et la mimique semblent prendre le pas sur les mots.

Combattre le parler poulet c'est tenter de surmonter son indigence lexicale, la difficulté qu'on éprouve à former des phrases complexes et complètes, à manier les pronoms relatifs (dont l'emploi à l'inverse de leur nom est loin d'être relatif). C'est apprendre en quelque sorte l'importance de maîtriser sa langue, car les mots nous aident non seulement à dire mais à penser.

On peut aussi expliquer aux étudiants que toute production linguistique peut être « appréciée » selon au moins trois critères : les deux premiers concernant

aussi bien l'oral que l'écrit, le dernier s'appliquant surtout à l'écrit.

En premier lieu, comme on l'a dit plus haut, il faut toujours prendre en considération la situation de communication (orale/écrite ; individualisée/institutionnalisée) dans laquelle on se trouve, l'interlocuteur ou le récepteur auquel on s'adresse et l'effet qu'on veut obtenir par son discours ou son écrit.

C'est la recherche du registre et du style de communication.

Le second concerne la logique même du propos qu'on tient, selon le contexte. Par exemple, un étudiant qui écrirait dans un examen d'histoire qu'André Laurendeau a découvert le Canada, serait évidemment recalé. (On sait bien qu'André Laurendeau a fondé un cégep, mais pas un pays...)

Le dernier, mais non le moindre, se rapporte à l'utilisation efficace du code orthographique et grammatical afin d'exprimer le plus justement possible son propos ou sa pensée. Une phrase mal ponctuée ou pas ponctuée peut nous laisser dans l'ambiguïté.

Ainsi, l'exemple suivant :

Le professeur dit André Laurendeau est un journaliste.

ou

Le professeur dit : « André Laurendeau est un journaliste. »

ou

Le professeur, dit André Laurendeau, est un journaliste.

Garder constamment à l'esprit la perspective du sens et de la cohérence dans la communication (surtout écrite) redonne justement un sens à nos interventions. Ainsi, plutôt que de confronter nos étudiants à un modèle théorique qui serait celui de la langue pure, nous pourrions passer de la perspective morale de la pureté et de la faute, à celle moins culpabilisante et donc plus stimulante de l'efficacité et de la clarté. ▀